

# Les troubles génito-urinaires de Jean-Jacques Rousseau (1712-1788) sous l'aspect d'un nouveau diagnostic

Georges ANDROUTSOS

Histoire de la Médecine, Faculté de Médecine, Université d'Ioannina, Grèce

## RESUME

Le but de cet article est de présenter les principaux diagnostics concernant la maladie de Rousseau, tout en mettant l'accent sur ses troubles génito-urinaires.

**Mots clés :** Rousseau, porphyrie aiguë intermittente, troubles génito-urinaires

## I. INTRODUCTION

Si tous les médecins qui ont traité Rousseau se sont trompés sur sa maladie, ce que Rousseau (Figure 1) ne cesse de proclamer, « Il était clair que mes médecins qui n'avaient rien compris à mon mal, me regardaient comme un malade imaginaire et me traitaient sur ce pied avec leur squine, leurs eaux et leur petit lait... » [*Les Confessions. L. VI, O. C., Vol. I ; 258*], s'ils n'ont pas pu le soulager, « Je vis successivement Morand, Helvetius, Malouin, Thyerri, qui tous savants, tous mes amis, me traitèrent chacun à sa mode, ne me soulagèrent point et m'affaiblirent considérablement.. » [*Les Confessions. L. VIII, O. C., Vol. I ; 365*], si tous ceux qui ont étudié sa maladie en partant de ses œuvres autobiographiques ne sont pas parvenus à se mettre d'accord sur un diagnostic, ce n'était pas faute de renseignements sur Rousseau et sur sa maladie. Seules les limites imposées par les connaissances médicales et biochimiques de leur époque les mettaient dans l'impossibilité d'aboutir à un résultat positif et concluant. Heureusement, nous disposons aujourd'hui de connaissances qui permettent de considérer la maladie de Rousseau dans son entité et d'aboutir, avec plus d'exactitude, à un diagnostic. Rousseau semble avoir souffert en effet d'une maladie inconnue de la médecine de son temps : une porphyrie aiguë intermittente.



Figure 1 : Portrait de Rousseau.

## II. ANCIENNES THÉORIES EXPLIQUANT LES TROUBLES URINAIRES DE ROUSSEAU

Selon J.-Z. Amussat (1796-1856) [1], « Rousseau avait au moins une inflammation chronique de la membrane muqueuse de l'urètre ». L.-A. Mercier (1811-1886) [21] conclut à l'existence d'une valvule musculaire du col de la vessie. Il suggère que le soulagement de Rousseau durant

Correspondance :

Dr. Georges ANDROUTSOS - 1 rue Ipeirou, 10433, Athènes, Grèce - Fax +30 210 8235710 - Email lyon48@otenet.gr

ses dernières années a pu provenir d'un déchirement d'une partie de la valvule, au cours de l'exploration de la vessie par le frère Côme. A. Poncet (1845-1913) et R. Leriche (1879-1955) [25] concluent : « Rousseau avait un rétrécissement congénital de l'urètre ». Ils rejettent les autres diagnostics, mais acceptent celui de E. Régis : « Neurasthénie spasmodique obsédante, liée à de l'artériosclérose arthritique » [26], tout en considérant cette neurasthénie comme due à la malformation congénitale et à ses conséquences. En 1923, L. Martin (1864-1946) [20] repousse le diagnostic de rétrécissement congénital de l'urètre et il pose le diagnostic de pollakiurie par cystite. En 1929, Sophie Elosu [11] conteste le résultat de l'autopsie faite sur le corps de Rousseau. Il lui apparaît « hors de doute que Rousseau ait été atteint d'une malformation congénitale des voies urinaires et d'une rétention habituelle consécutive », dont les conséquences furent : infection générale, néphrite chronique, azotémie, délire toxique à forme interprétative, mort foudroyante par ictus apoplectique.

Selon H. Joly [17], Rousseau serait un neurasthénique. A. Châtelain [7] pense que Rousseau était atteint du délire systématisé partiel de persécution. Il rejoint ainsi, en cela, la théorie de P.-J. Moebius (1853-1907) [22]. Pour M. Espinas [12], Rousseau n'était qu'un hystérique simulateur. C.-F. Lallemand (1790-1853) [18] rend les pertes séminales, volontaires (masturbation) ou involontaires, responsables de tous les maux physiques et des troubles mentaux de Rousseau. J. Janet conclut, conformément à la thèse de P. Janet (1859-1947) [16], que Rousseau était un psychasthénique. Selon lui, « les phobies d'uriner créent la pollakiurie qui est le symptôme du début habituel de la psychopathie urinaire ». Après la crise de Venise Rousseau est devenu lithophobe et à force de croire qu'il ne pouvait plus uriner, il fit de la rétention psychique [5]. Régis [26], considère Rousseau comme un neurasthénique artérioscléreux ce qui explique ses troubles psychiques et génito-urinaires. Pour P. Sérieux (1864-1947) et J. Capgras [30], Rousseau doit être classé dans la catégorie des délirants interpréteurs. En 1966, L. Borel [3] estime que chez cet illustre malade « le mal est entièrement subjectif : c'est l'idée elle-même, l'idée anxieuse qui le crée ». Chez lui, la neuropathie fixée sur la vessie apporte les contractions, les inhibitions, les spasmes. Il en résulte une dysurie purement fonctionnelle. L'humeur dépressive en est la cause.

### III. PORPHYRIE AIGUË INTERMITTENTE : UN NOUVEAU DIAGNOSTIC EXPLIQUANT LES TROUBLES URINAIRES DE ROUSSEAU

La porphyrie est une erreur innée de métabolisme [15]. Les porphyries sont des affections caractérisées par des troubles métaboliques qualitatifs ou quantitatifs des porphyrines, associés à au moins un des syndromes cliniques essentiels – abdominaux, neurologiques, cutanés – ou survenus chez un sujet appartenant à une famille avec cas de porphyrie connu [13, 14]. Selon M. Boucherat : « Les porphyries constituent un groupe d'affections caractérisées cliniquement par des signes cutanées, nerveux, abdominaux ou mixtes, dont l'origine réside dans un trouble du métabo-

lisme des composés pyrroliques conduisant à la synthèse de la protoporphyrine » [4]. Dans ce groupe d'affections se situe celle qui nous intéresse en l'occurrence et dont il semble que Rousseau ait souffert : la porphyrie aiguë intermittente. J. Canivet [6] et G. Peyrefitte [24] ont donné la définition suivante : « La porphyrie aiguë est une affection liée à une anomalie génétique, marquée essentiellement par des troubles abdominaux et neuropsychiques et comportant une élimination excessive de porphobilinogène et d'acide delta-amino-lévulinique et généralement aussi d'uroporphyrine ».

Il nous paraît indispensable de signaler ici quelques points importants. Quoiqu'il ait dit : « Je naquis infirme et malade » [*Les Confessions, L. I, O.C., Vol. I ; 7*], Rousseau n'a, en fait, commencé à ressentir les effets de sa maladie qu'à la sortie de l'adolescence. En 1728, il ne souffre d'aucun mal physique. Contant son voyage à Turin, il écrit : « J'étais dans la plus heureuse situation de corps et d'esprit où j'aie été de mes jours. Jeune, vigoureux, plein de santé » [*Les Confessions, L. II, O. C., Vol. I ; 57*]. En 1731, il jouit encore d'une bonne santé physique. Il écrit à propos de son voyage de Soleure à Paris : « Je mis à ce voyage une quinzaine de jours que je peux compter parmi les plus heureux de ma vie. J'étais jeune, je me portais bien je voyageais à pied » [*Les Confessions, L. IV, O. C., Vol. I ; 158*]. En 1732 et 1733, il est encore en pleine santé. Parlant de son initiation sexuelle par Mme de Warens, il dit : « Qu'on se représente mon tempérament ardent et lascif, mon sang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma santé » [*Les Confessions, L. V, O.C., Vol. I ; 194*].

Jusqu'à vingt ans passés donc, Rousseau avait joui d'une bonne santé physique qui n'a commencé à se gâter qu'autour de 1735. C'était en juin 1735 qu'il avait écrit à son père que sa poitrine était affectée. C'est seulement en rapportant l'accident de laboratoire, survenu le 27 juin 1737 et qui a failli lui coûter la vue, que Rousseau parle de l'altération de sa santé. « Cette aventure, dit-il, m'arriva mal à propos pour ma santé, qui depuis quelque temps s'altérait sensiblement... je déclinais à vue d'œil... j'avais la courte haleine ; je me sentais oppressé : je soupirais involontairement, j'avais des palpitations, je crachais du sang ; la fièvre lente survint et je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état à la fleur de l'âge, sans avoir aucun viscère vicié, sans avoir rien fait pour détruire sa santé ? » [*Les Confessions, L. V, O.C., Vol. I ; 219*]. Pour l'instant donc, il n'est pas question d'infirmité, ni de rétention d'urine, mais bien de la première crise d'une maladie aux symptômes encore imprécis. Nous verrons comment ces symptômes se préciseront par leur fréquence et leur régularité pour conduire au diagnostic de la porphyrie aiguë.

La vraie première crise de cette maladie survient alors que Rousseau est âgé de 24 ans. Or, la porphyrie est justement la maladie de l'adulte jeune. « Les premières manifestations cliniques surviennent en général entre 20 et 40 ans » [*Peyrefitte G., op. cit., 89*]. A partir de cette première crise, Rousseau souffrira d'attaques semblables ou plus prononcées, mais à caractère intermittent. Nous le trouvons à plusieurs reprises en bonne forme et heureux entre les crises.

Ainsi la maladie de Rousseau, quoique pénible et douloureuse, lui laisse des répit assez longs entre les crises, durant lesquels il se porte fort bien. Le porphyrique lui aussi est en parfaite santé entre les crises [Peyrefitte G., op. cit., 138]. D'ailleurs Rousseau signale lui-même très clairement le rythme alternant de sa maladie. « J'ai été fort mal l'été dernier ; mais l'automne m'a donné du relâche au point de pouvoir faire dans le pays quelques voyages pedestes... Mais le retour de l'hiver a produit son effet ordinaire en me remettant aussi mal que j'étais au printemps » [*Lettre à M. Grumet*, 15 déc. 1763, C.G., t. X ; 254]. Plus de quatre ans après, il faisait encore la même remarque : « D'autant plus que le froid terrible qu'il fait et dont l'influence m'est bien cruelle » [*Lettre à Du Peyrou*, 6 janvier 1768, C.G., t. XVIII ; 52]. Rousseau ne manque pas non plus de signaler l'effet bénéfique d'un temps clément sur son mal : « La belle saison m'a cependant rendu beaucoup plus de vigueur que je n'avais cet hiver » [*Lettre à Lenieps*, 20 août 1758, C.G., t. IV ; 47].

Rousseau souffre donc d'une alternance qui est presque régulière, rythmique, saisonnière. Or la porphyrie aiguë est elle-même intermittente comme son nom l'indique. « Les crises abdominales se répètent avec les mêmes caractères à des intervalles, dont la longueur varie de plusieurs mois à plusieurs années » [11]. Cependant, cette intermittence ne manque pas d'avoir un caractère saisonnier. L'hiver apporte toujours aux sujets porteurs de cette tare, un surcroît de douleurs. Il n'est toutefois pas la seule cause des attaques. D'autres facteurs peuvent provoquer les crises. Rousseau lui-même affirme avoir souffert de violentes attaques de sa maladie durant les périodes de chaleur. Parlant de la crise de rétention d'urine dont il souffrit à Venise, il écrit : « Le premier ressentiment que j'en eus fut à mon arrivée à Venise. La fatigue du voyage et les terribles chaleurs que j'avais souffertes me donnèrent une ardeur d'urine et des maux de reins que je gardai jusqu'à l'entrée de l'hiver » [*Les Confessions*, L. VIII, O.C., Vol. I ; 361].

Ainsi donc nous avons pu établir jusqu'à présent, sur le plan général, que la maladie de Rousseau avait quatre caractéristiques similaires à celles de la porphyrie aiguë. a) Elle s'était manifestée pour la première fois alors que Rousseau avait entre 20 et 30 ans. b) Elle était intermittente avec des poussées aiguës. c) L'hiver et le froid augmentaient la fréquence des crises. d) Comme les porphyriques, il retrouvait sa santé presque totale entre les crises.

#### IV. ROUSSEAU ET LE TABLEAU CLINIQUE DE LA PORPHYRIE AIGUË INTERMITTENTE

Le tableau clinique de la maladie comprend : 1) un syndrome abdominal, 2) un syndrome neurologique, 3) un syndrome psychiatrique, 4) des signes associés.

Le syndrome neurologique contient entre autres des troubles sphinctériens qui se présentent sous deux types : soit une rétention d'urine obligeant à de fréquents sondages, soit une incontinence des urines.

On sait que Rousseau a souffert pendant de très longues années d'une rétention d'urine qui l'a obligé à recourir bien

souvent à des sondages. Il a tellement insisté sur ces troubles sphinctériens que beaucoup de médecins qui ont étudié sa maladie à travers ses écrits ont conclu que la rétention d'urine est à l'origine de tous ses maux physiques et de ses troubles psychiques. Pour Rousseau, sa maladie urinaire est une obsession. « Un vice de conformation dans la vessie me fit éprouver durant mes premières années une rétention d'urine presque continuelle... » [*Les Confessions*, L. VIII, O. C., vol. I ; 361].

Ne serait-on pas plutôt tenté de croire que Rousseau qui écrit *Les Confessions* à l'âge de 54 ans, époque où il souffrait de rétention d'urine depuis plus d'une vingtaine d'années, ne fait que donner libre cours à son imagination en faisant remonter à son enfance sa maladie urinaire ? Ce qui est probable, c'est que Rousseau fit part de ses souffrances à sa tante et celle-ci inventa le roman du petit bébé qui déjà souffrait de rétention d'urine presque continuelle. Rousseau a pu y croire comme il a cru à beaucoup d'autres anecdotes familiales [2].

Il a été démontré que Rousseau ne souffrait d'aucun mal physique durant sa jeunesse. D'ailleurs au moment où il décrit sa première crise, il ne mentionne pas du tout parmi ses maux celui de la rétention. Il s'étonne même de souffrir, alors qu'il estime n'avoir « aucun viscère vicié » [*Les Confessions*, L. V, O. C., vol. I ; 219].

Ce qui est beaucoup plus certain, c'est que cette rétention d'urine, qui n'est qu'un des nombreux troubles d'ordre neurologique de sa maladie, l'a fait souffrir cruellement durant de longues années. Il parle clairement de sa rétention en 1748 [*Lettre à Altuna*, 30 juin 1748, C. G., t. I ; 282]. Mais depuis cette date là, ses plaintes sont fréquentes et reviennent sur un rythme de plus en plus accéléré : « Quoique mes rétentions me laissassent alors peu de relâche en hiver, et qu'une partie de celui-ci je fusse réduit à l'usage des sondes » [*Les Confessions*, L. IX, O. C., vol. I ; 437], « A peine fus-je établi dans ma nouvelle demeure que de vives et fréquentes attaques de mes rétentions se compliquèrent avec l'incommodité d'une descente » [*Les Confessions*, L. X, O. C., vol. I ; 489], « Il y a vingt ans que je suis tourmenté d'une rétention d'urine dont j'ai même eu des atteintes dès mon enfance » [*Note jointe au testament*, O. C., vol. I ; 1225], « Une violente rétention d'urine a été suivie d'une indication déclarée de gravelle et enfin d'une colique néphrétique, la plus effroyable qu'on ait jamais sentie » [*Lettre à Altuna*, 30 juin 1748, C. G., t. I ; 282].

Rousseau avait d'abord cru avoir la pierre, puisqu'il écrivit : « La pierre, qui du rein est descendu dans la vessie, ne peut en sortir que par l'opération : mais ni ma santé ni ma bourse ne me laissant en état d'y songer... » [*Lettre à Mme de Warens*, 26 août 1748, C.G., t. I ; 285]. Cette lettre prouve que les maux de reins préexistaient à la rétention. C'est seulement quand Rousseau a cru que la pierre qui lui donnait des douleurs rénales est descendue dans la vessie qu'il a commencé à souffrir de rétention. D'ailleurs jusqu'à son séjour à Venise, l'idée d'un vice de conformation ne lui était jamais venue à l'esprit. Il en fut convaincu seulement après avoir vu un chirurgien à Venise, alors qu'il croyait avoir attrapé la syphilis. « Le chirurgien lui-même eut toute la

peine imaginable à me rassurer. Il n'en put venir à bout qu'en me persuadant que j'étais conformé d'une façon particulière, à ne pouvoir pas aisément être infecté... » [*Les Confessions*, L. VII, O. C., vol. I ; 317]. Quoi qu'il en soit, cette rétention d'urine a tellement obsédé Rousseau que ses médecins, et ceux qui ont étudié sa maladie après eux, ne pouvaient que s'en préoccuper et centrer leurs recherches sur ce point.

La masturbation de Rousseau s'explique par la rétention incomplète à laquelle « s'ajoutent, à l'âge adulte, les multiples irritations par l'urétrite, la prostatite créées par l'infection et perpétuées par le cathétérisme septique ou la sonde à demeure » [Elosu S., op. cit., 85].

Nombreux sont les médecins qui, tout en admettant l'existence de la rétention d'urine chez Rousseau, la mettent sur le compte des spasmes nerveux et concluent [Borel J., op. cit., 87] à la névrose urinaire. Les troubles vésico-urinaires ne seraient donc, selon ces médecins, que des phénomènes névrotiques de nature spasmodique.

Il nous semble préférable de rattacher la rétention à l'ensemble des troubles neurologiques de cette maladie dont, à notre avis, Rousseau a souffert : la porphyrie aiguë intermittente.

Parmi les signes urinaires, le plus important de loin consiste en l'émission d'urines fortement colorées : rouge orange ou couleur de vin de porto. Ce signe est caractéristique et permet de dépister la maladie ou de vérifier l'exactitude du diagnostic [8].

Deux phrases de Rousseau, dans deux lettres, laisseraient supposer que ses urines étaient, au cours des crises, assez fortement colorées. La première date du 10 mai 1758 : « Du reste l'urine diminue en quantité de jour en jour et sort plus difficilement, excepté quand elle est tout à fait crue et couleur d'eau claire, alors elle sort avec plus d'abondance et de facilité » [*Lettre à un médecin*, C. G., t. III ; 322]. La deuxième est du 6 avril 1765 : « Mon sang est calciné, la fièvre me consume, je ne pisse plus du tout » [*Lettre à Du Peyrou*, C.G., t. XIII ; 194]. Ce sont là les seuls indices qui pourraient avoir trait à une coloration de l'urine.

Rousseau s'est plaint souvent de maux de reins. L'atteinte rénale semble avoir provoqué chez lui une hyperazotémie modérée. S. Elosu ne se trompe donc pas quand elle signale chez lui une urémie, mais elle ne pouvait savoir que c'est un signe qui, selon les spécialistes fait partie du tableau clinique de la porphyrie [9]. Nous nous rapprochons de certaines conclusions du Dr Elosu qui, après avoir fait ressortir les crises azotémiques hypertensives de Rousseau, ajoute : « le diagnostic est : néphrite chronique à forme hypertensive » [Elosu S., op. cit., 57]. Que Rousseau ait fait de l'azotémie hypertensive, cela est presque certain, elle représentait sans doute un des signes associés de la porphyrie [17].

Nous croyons avoir montré que Rousseau a présenté les symptômes, les manifestations et les troubles de ce qu'on pourrait appeler un cas classique de porphyrie aiguë intermittente.

Ceux qui expliquent toute la maladie de Rousseau par le déséquilibre mental et pensent que tous ses maux physiques sont subjectifs négligent tout un aspect, pourtant réel (douleurs abdominales, bourdonnements d'oreilles, dyspnée, asthénie, etc.) de sa maladie.

Notre diagnostic a, au contraire, l'avantage de ne pas faire de Rousseau deux malades : le rétentionniste et le déséquilibré mental, mais de considérer l'un et l'autre de ces aspects de sa maladie comme une double atteinte provoquée par une seule et même anomalie génétique.

## V. LES ANOMALIES DE L'ACTIVITÉ SEXUELLE CHEZ ROUSSEAU

Bien que ces anomalies ne se retrouvent pas chez tous les porphyriques, on les constate chez un bon nombre de malades atteints de porphyrie aiguë intermittente.

Que Rousseau ait présenté certaines anomalies de cet ordre, nul ne peut le nier. Très jeune encore, alors qu'il était à Bossey chez le ministre Lambercier, ses sens furent éveillés d'une façon accidentelle peu commune. Fessé par Mlle Lambercier, il éprouva un plaisir très vif d'ordre sexuel. « J'avais trouvé, dit-il, dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avait laissé plus de désir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main » [*Les Confessions*, L. I, O. C., Vol. I ; 15]. Il reconnaît lui-même qu'il y avait là « quelque instinct précoce du sexe ». Cet éveil prématuré de sa sexualité le marque pour le restant de ses jours. « Qui croirait, s'étonne-t-il, que ce châtement d'enfant reçu à huit ans par la main d'une fille de trente a décidé de mes goûts, de mes désirs, de mes passions pour le reste de ma vie, et cela, précisément dans le sens contraire à ce qui devait s'ensuivre naturellement ? En même temps que mes sens furent allumés, mes désirs prirent si bien le change, que, bornés à ce que j'avais éprouvé ils ne s'avisèrent point de chercher autre chose. Avec un sang brûlant de sensualité presque dès ma naissance, je me conservai pur de toute souillure jusqu'à l'âge où les tempéraments les plus froids et les plus tardifs se développent. Tourmenté longtemps, sans savoir de quoi, je dévorais d'un œil ardent les belles personnes ; mon imagination me les rappelait sans cesse ; uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, et en faire autant de demoiselles Lambercier » [*Les Confessions*, L. I, O. C., Vol. I ; 15].

Ainsi donc, très jeune encore, Rousseau commençait déjà à se ressentir d'une sensualité précoce et surtout d'une déviation sexuelle, fort grosse de conséquences pour lui, car, « même après l'âge nubile, ce goût bizarre toujours persistant, et porté jusqu'à la dépravation, jusqu'à la folie » [*Les Confessions*, L. I, O. C., Vol. I ; 16], le poursuivit. S'il n'en fit pas un dépravé, il orienta néanmoins d'une façon toute particulière sa vie sexuelle et sentimentale. A l'heure où il écrit *Les Confessions*, il se rappelle encore souvent « beaucoup trop pour un vieux fou » [*Les Confessions*, L. I, O. C., Vol. I ; 27], la petite Goton qui lui procurait le même plaisir que lui avait fait découvrir, par hasard, Mlle Lambercier et qu'il fallait d'ailleurs solliciter à genoux comme une grâce [*Les Confessions*, L. I, O. C., Vol. I ; 28].

Dès cette première expérience, et pendant longtemps encore, Rousseau semble n'éprouver de jouissance sexuelle que lorsque son plaisir est mêlé d'une certaine dose de masochisme, car ce qu'il appelle son « ancien goût d'enfant » [*Les Confessions*, L. I, O. C., Vol. I ; 17] devint pour lui un besoin érotique, un inséparable complément de la jouissance normale. Ces plaisirs, dont il n'osait parler aux femmes qu'il désirait, « pouvaient seuls donner tout leur prix aux autres » [*Ebauches des Confessions*, O.C., Vol. I ; 1157]. Son attitude timide auprès des femmes était en grande partie dictée par ce goût bizarre, car « à quoi bon devenir entreprenant pour n'obtenir qu'à demi les plaisirs désirés » [idem].

Faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire, il passa sa vie à convoiter et à se taire auprès des femmes qu'il aimait le plus. L'attitude de l'amant transi pouvait seule lui apporter quelque palliatif à sa soif d'un plaisir impossible à satisfaire. « Etre aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander étaient pour lui de très douces jouissances » [*Les Confessions*, L. I, O.C., Vol. I ; 17]. Pourtant cette déviation sexuelle se compliquait, chez Rousseau, d'une hyperexcitabilité du même ordre, nettement marquée, qui entrait en conflit avec l'immobilisme sexuel auquel l'obligeait sa timidité et ses goûts particuliers. Rousseau parle fréquemment de son tempérament très ardent, très lascif, très précoce [*Les Confessions*, L. I, O.C., Vol. I ; 17]. Il aurait donné sa vie, assure-t-il à l'époque où il était à Turin, pour retrouver un quart d'heure cette demoiselle Goton. Son hyperexcitabilité est telle que, lors de ses rendez-vous avec Mme d'Houdetot, il ne pouvait faire seul le trajet qui l'en séparait impunément. On sait ce que veut dire Rousseau, qui depuis fort longtemps déjà pratiquait la masturbation. Il s'asseyait à l'ombre d'un arbre et se donnait un plaisir solitaire par le recours à ce qu'il appelait « un dangereux supplément ». « On verra, dit-il, que dans un âge avancé la seule idée de quelques légères faveurs qui m'attendaient près de la personne aimée allumait mon sang à tel point qu'il m'était impossible de faire impunément le court trajet qui me séparait d'elle » [*Les Confessions*, L. V, O.C., Vol. I ; 195].

Il est encore plus explicite au moment où il raconte ses rendez-vous avec Mme d'Houdetot et son état d'excitation à l'idée du baiser dont elle allait le gratifier : « Ce seul baiser, ce baiser funeste avant même de le recevoir m'embrasait le sang à tel point que ma tête se troublait, un éblouissement m'aveuglait, mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir, j'étais forcé de m'arrêter, de m'asseoir ; toute ma machine était dans un désordre inconcevable, j'étais prêt à m'évanouir » [*Les Confessions*, L. IX, O.C., Vol. I ; 445]. « Je ne crois pas, ajoute-t-il, qu'il me soit jamais arrivé de faire seul ce trajet impunément. J'arrivais à Eaubonne faible, épuisé, rendu, me soutenant à peine » [*Les Confessions*, L. IX, O.C., Vol. I ; 455].

Quand on imagine cet homme mûr, presque vieillissant, car il avait alors quarante-cinq ans, assis sous un arbre, se donnant en plein jour cette jouissance solitaire, on ne peut nier qu'il ait souffert d'une grave anomalie sexuelle.

Elosu invoque l'excuse de la rétention d'urine quand elle parle des désordres sexuels de Rousseau. « Il faut ici remarquer écrit-elle, que l'action de la vessie sur les organes génitaux est un fait normal, physiologique. La réplétion vésicale pendant la nuit donne lieu aux érections matinales du réveil. Les explorations urétrales, le cathétérisme provoquent maintes fois des érections ; de même les irritations minimales, un simple prurit du gland ou du méat. Or, Rousseau avait une réplétion vésicale constante » [Elosu S., op. cit., p. 78].

Il nous semble que Elosu se trompe, car l'excitation de Rousseau en cette occasion est certainement moins mécanique que cérébrale. Rousseau est en route pour Eaubonne son imagination est libre de créer à son gré des images lascives. Ces images atteignaient un tel degré d'intensité chez Rousseau, qu'elles le forçaient à s'asseoir sous un arbre pour se donner le dangereux supplément. La description que fait Rousseau de son état prouve que son excitation était d'ordre cérébral plutôt que mécanique : « Ma tête se troublait, un éblouissement m'aveuglait, mes genoux tremblants ne pouvaient me soutenir, j'étais prêt à m'évanouir ».

Si ce désordre sexuel n'est pas imputable à la rétention, on sait, par contre, qu'il fait partie des troubles de la série névrotique du syndrome psychiatrique de la porphyrie. On a justement noté chez certains sujets atteints de la porphyrie aiguë intermittente, comme l'affirment Peyrefitte [Peyrefitte G., op. cit., p.123] et R. L. Duret [10], une hyperexcitabilité sexuelle.

Olmstead [23], lui, parle à propos de porphyrie d'« un mode de personnalité fortement névrotique avec conflit homosexuel sans organité ».

Rappelons à ce propos que, commentant l'exhibitionnisme de Rousseau dans les allées sombres de Turin [*Les Confessions*, L. III, O.C., Vol. I ; 88-89], le Dr R. Laforgue dans son ouvrage, *Psychopathologie de l'échec*, parle de l'homosexualité latente de Rousseau, termes qui rejoignent très nettement ceux d'Olmstead. J. Delay [8] signale encore le cas d'un porphyrique que la découverte de la masturbation incommoda, inquiéta et qui en a gardé un lourd sentiment de culpabilité. Observation à rapprocher d'un commentaire de Rousseau qui, racontant l'aventure qui lui était arrivée au séminaire de Turin, où il fut l'objet des entreprises d'un de ces « chevaliers de la manchette », écrit : « Je ne pouvais comprendre ce qu'avait ce malheureux. Je le crus saisi du haut mal ou de quelque frénésie encore plus terrible, et véritablement je ne sache rien de plus hideux à voir pour quelqu'un de sang froid que cet obscène et sale maintien, et ce visage affreux enflammé de la plus brutale concupiscence. Je n'ai jamais vu d'autre homme en pareil état ; mais si nous sommes ainsi dans nos transports près des femmes, il faut qu'elles aient les yeux bien fascinés pour ne pas nous prendre en horreur » [*Les Confessions*, L. II, O.C., Vol. I ; 69].

Même dégoût quand, à Lyon, un ouvrier lui propose de s'amuser à la manière du Maure de Turin. Mais cette fois le dégoût n'est que passager, car Rousseau est déjà lui-même sujet au même vice. Cependant, cette découverte de

la concupiscence des hommes créa chez Rousseau un complexe de culpabilité envers les femmes : « Il me semblait, dit-il, que je leur devais en tendresse de sentiments, en hommage de ma personne, la réparation des offenses de mon sexe, et la plus laide guenon devenait à mes yeux un objet adorable par le souvenir de ce faux Africain ». [*Les Confessions*, L. II, O.C., Vol. I ; 69].

Complexe de culpabilité encore avec la Zuletta sur le sort de laquelle il se mit à pleurer.

Sa liaison avec Thérèse commença d'ailleurs par un sentiment de compassion que Rousseau éprouva à son égard, plutôt que par amour. C'était, en fait, pour la protéger contre les grossièretés des hommes de la pension Saint-Quentin qu'il l'avait prise sous son aile. Beaucoup plus tôt dans sa vie, il avait éprouvé le sentiment d'avilir Mme de Warens en la possédant. « Près de maman, dit-il, mon plaisir était toujours troublé par un sentiment de tristesse, par un secret serrement de cœur que je ne surmontais pas sans peine ; au lieu de me féliciter de la posséder je me reprochais de l'avilir » [*Les Confessions*, L. VI, O.C., Vol. I ; 253-4].

La mort de sa mère avait-elle créé chez Rousseau ce complexe de culpabilité, ou sont-ce les effets de sa maladie qui en sont à l'origine ? Quoi qu'il en soit, il ne peut s'empêcher de s'écrier : « Non, la nature ne m'a point fait pour jouir. Elle a mis dans ma mauvaise tête le poison de ce bonheur ineffable, dont elle a mis appétit dans mon cœur » [*Les Confessions*, L. VII, O.C., Vol. I ; 320]. Il doute même que la vraie jouissance, la jouissance sexuelle pure, sans mélange, soit possible pour l'homme. « Jouir ? ce sort est-il fait pour l'homme ? », se demande-t-il. « Ah ! si jamais une seule fois en ma vie j'avais goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire ; je serais mort sur le fait » [*Les Confessions*, L. V, O.C., Vol. I ; 219]. D'ailleurs le bonheur n'est pas pour lui dans la possession. « Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes ne vaut les deux minutes que j'ai passées aux pieds de Mme Basile sans même oser toucher à sa robe, dit-il » [*Les Confessions*, L. II, O.C., Vol. I ; 76-77].

Il est difficile donc de mettre toutes les anomalies sexuelles de Rousseau sur le compte d'une rétention d'urine. Il suffit pour s'en rendre compte de résumer brièvement sa vie sexuelle.

A 11 ans, il éprouve une certaine jouissance à se faire fesser par Mlle Lambercier et un peu plus tard par Mlle Goton. A 16 ans, il recherche les allées sombres de Turin pour offrir aux regards des filles « l'objet ridicule », sollicitant en quelque sorte le traitement qu'il avait obtenu de Mlle Goton. A 17 ans, il n'a pas encore eu de relations sexuelles, mais il s'adonne à la masturbation et, séduit par ce funeste avantage, il travaille à détruire sa bonne constitution. [*Les Confessions*, L. III, O.C., Vol. I ; 109]. Cette habitude il l'a conservée jusqu'à un âge très avancé, puisque en 1770 il fait une nouvelle allusion à la masturbation dont, avoue-t-il, il n'a jamais pu bien se guérir. A 18 ans, il accompagne la jeune Merceret, couche dans sa chambre et, malgré les

efforts de la jeune fille, il finit cette aventure tel qu'il l'avait commencée.

Ce ne fut que beaucoup plus tard, alors qu'il était âgé de 21 ans, que Rousseau fut initié à l'amour par les soins de Mme de Warens. Il traversa avec un grand effroi les huit jours que celle-ci lui avait donnés pour se préparer à cette grande épreuve. « Il n'y a point à douter, écrit-il, que si j'avais pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur » [*Les Confessions*, L. V, O.C., Vol. I ; 195]. Ce qu'il redoutait, bien sûr, était autant de ne pas se montrer à la hauteur que d'avilir Mme de Warens à ses yeux.

La tension nerveuse et le choc psychique provoqués par cette expérience, et peut-être aussi l'impossibilité dans laquelle il se trouva de donner complète satisfaction à sa partenaire, furent à l'origine d'une angoisse telle qu'elle entraîna sa première crise.

A 32 ans, il passe toute l'année à Venise et le seul contact sexuel qu'il eut ce fut avec une fille publique, la Padoana. Il sortit de ses bras avec la crainte d'avoir attrapé une maladie.

En 1745, Rousseau âgé de 33 ans, se mit en ménage avec Thérèse pour laquelle il n'éprouvait pas « la moindre étincelle d'amour » [*Les Confessions*, L. IX, O.C., Vol. I ; 414]. Près d'elle il trouva « le supplément dont il avait besoin » [*Les Confessions*, L. VII, O.C., Vol. I ; 332]. Sans perdre les mauvaises habitudes contractées dans sa jeunesse, il eut avec Thérèse cinq enfants.

Enfin, à 45 ans, il tombe amoureux de Mme d'Houdetot (Figure 2), de laquelle il n'obtient rien, sinon quelques baisers. Il n'arrive cependant pas à se délivrer de ses mauvaises habitudes et se donne un plaisir solitaire, faute de pouvoir le prendre avec elle. La seule fois où il se montra vraiment homme et se dépensa jusqu'à ce qu'il ne lui « restait guère que de la bonne volonté » [*Les Confessions*, L. VI, O.C., Vol. I ; 254], ce fut avec Madame de Larnage. « Près de Mme de Larnage dit-il, fier d'être homme et d'être heureux je me livrais à mes sens avec joie, avec confiance, je partageais l'impression que je faisais sur les siens ; j'étais assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, et pour tirer de là de quoi le redoubler » [*Les Confessions*, L. VI, O.C., Vol. I ; 254].



Figure 2 : Rousseau en accueillant son grand amour Mme d'Houdetot.

Relevons en passant les expressions *fier d'être homme, avec confiance, autant de vanité, mon triomphe*, qui dénotent la joie de Rousseau d'avoir réussi, cette fois-là, à dominer ses complexes. Il lui a fallu toutefois, avant de jouir de ces quelques jours de bonheur sexuel, aliéner sa personnalité et revêtir celle de M. Dudding, jacobite anglais. Une petite aventure de quelques nuits voluptueuses c'est bien mince dans la vie d'un homme au tempérament ardent et lascif ! Ce sont pourtant là les premières et les seules joies sexuelles que Rousseau ait ainsi goûtées. C'est bien pourquoi Rousseau peut affirmer « je dois à Mme de Larnage de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir ».

Faut-il accorder tant d'importance à une petite aventure fort banale en somme ? Quoi qu'il en soit, on peut dire que Rousseau, malgré son hyperexcitabilité sexuelle ou peut-être à cause d'elle, n'a eu qu'une vie sexuelle nettement au-dessous de la normale, sur laquelle se sont greffés des craintes et des complexes qui relèvent du fond psychique du porphyrique.

Bernard Guyon, dans son introduction à la *Nouvelle Héloïse*, reconnaît que chez Rousseau la passion de l'imaginaire était « aggravée par une déviation initiale profonde de la sexualité », et estime que chez lui, « anomalie sexuelle, timidité congénitale, esprit romanesque s'étaient unis pour le contraindre au rêve compensateur » d'où sortira ce roman d'amour.

## REFERENCES

1. AMUSSAT J. Z. : La maladie de J. J. Rousseau. Gaz. Médicale de Paris, février 1836, 42.
2. BENSOUSSAN D. : La maladie de Rousseau. Paris, Librairie C.Klincksieck, 1974, 13.
3. BOREL J. : Génie et folie de J.-J. Rousseau. Paris, Corti, 1966, 90.
4. BOUCHERAT M. : Les Porphyries. Lyon, F. André, 1965, 27.
5. CABANES A.U. : Le Cabinet secret de l'histoire. 3<sup>e</sup> partie, Paris, A. Charles, 1898.
6. CANIVET J. : Données nouvelles sur la physiopathogénie de la porphyrie aiguë. Bull. et Mém. de la Soc. Méd. Des Hôp. de Paris, 1964, 115 : 1107-1113.
7. CHÂTELAIN A.U. : La Folie de J.-J. Rousseau. Paris, Fischbacher, 1890.
8. DELAY J., DENIKER P., COIFFU B., JOUSSELIN D. : Porphyrie aiguë intermittente et troubles mentaux. Ann. Méd.-Psycho., 1961, 119 : 120-124.
9. DROPSY G. : Diagnostic de la Porphyrie. Reims, Lab. Central de Microbiologie, 1964, 64.
10. DURET-COSYNS S., DURET R.L. : Étude psychiatrique de la porphyrie essentielle. Annales Médico-psych., 1959, 2 : 193-212.
11. ELOSU S. : La Maladie de Jean-Jacques Rousseau. Paris, Fischbacher, 1929 : 45-46.
12. ESPINAS M. : Rousseau hystérique simulateur. Rev. Intern. de l'Enseignement, février, 1896.
13. GAJDOS A., GAJDOS TÖRÖK M. : Porphyrines et porphyries. Biochimie et clinique, Paris, Masson et Cie, 1969, 92.
14. GAJDOS A. : Données récentes concernant la biosynthèse des porphyrines et les porphyries. La Presse Médicale, 1963, 71, 24 : 1229-1232.
15. GARROD A. : Inborn errors of metabolism. London, H. Frowde, 1923, 7.

16. JANET P. M. F., cf. Cabanès, op. cit., 61-65.
17. JOLY H. : La Folie de Jean-Jacques Rousseau. Revue Philosophique de la France et de l'Étranger, juillet 1890 : 61-63.
18. LALLEMAND C. F. : Pertes séminales. T. II, cf. Cabanès, op. cit., 112-135.
19. LINQUETTE M. et al. : Poussées d'hyperazotémie au cours de l'évolution d'une porphyrie aiguë intermittente. Lille Médical, 1957, 10, 631-632.
20. MARTIN L. : Les Grands Psychopathes ; encore quelques mots sur la maladie de Jean-Jacques Rousseau. Chronique Médicale, 1923, 3.
21. MERCIER L. A. : Explication de la maladie de Rousseau. Paris, Lenormant-Labé, 1859.
22. MOEBIUS P. J. : Jean-Jacques Rousseau's Krankheitsgeschichte. Leipzig, Vogel, 1889.
23. OLMSTEAD E.G. : The neuropsychiatric aspects of abnormal porphyria metabolism. Journ. Nerv. Ment. Dis., 1953, 17 : 300-309.
24. PEYREFITTE G. : La Porphyrie aiguë intermittente, état actuel de la question. Thèse de la Faculté Mixte de Médecine et de Pharmacie de Lyon, déc. 1965, 50.
25. PONCET A., LERICHE R. : La Maladie de Jean-Jacques Rousseau. Extrait du Bulletin de l'Académie de Médecine (Séance du 31 décembre 1907)
26. REGIS E. : La surdité de Jean-Jacques Rousseau. Chronique Médicale, 1900, 7 : 18-20.
27. ROUSSEAU J.J. : Œuvres Complètes. Pléiade, 4 vol., Gallimard, Paris, 1959-1969.
28. ROUSSEAU J. J. : Correspondance Générale de Rousseau. Collationnée sur les originaux et commentée par Théophile Dufour. Paris, Pierre-Paul Plan, 20 vol., 1924-1934.
29. ROUSSEAU J. J. : Correspondance Complète de Rousseau. Edition critiquée, établie et annotée par R.-A. Leigh, Genève, Institut et Musée Voltaire, 1965 et suiv.
30. SERIEUX P., CAPGRAS J. : Les Folies raisonnantes. Paris, Alcan, 1909 : 37-39.

---

*Manuscrit reçu : septembre 2004 ; accepté septembre 2004.*

## ABSTRACT

**Jean-Jacques Rousseau's (1712-1788) urogenital disorders in the light of a new diagnosis**

**Georges ANDROUTSOS**

**This paper presents the main diagnoses concerning Rousseau's illness, with particular emphasis on his urogenital disorders.**

**Key words :** *Rousseau, acute intermittent porphyria, urogenital disorders*